

Genre, champ intellectuel et nationalisme au Mexique: la polémique de 1925

Didier Machillot

Université de Poitiers

dmachillot@hotmail.com

En México todo sucede acorde con la
eyaculación espasmódica de la política.
Salvador Novo¹.

Relecture d'une polémique littéraire, ce travail aborde une notion qui est au cœur de mes recherches sur la construction du « macho » dans les lettres et les sciences humaines mexicaines, soit l'articulation entre discours genré, contraintes idéologiques et conflits de champ.

En effet, déclenchée 14 ans après la Révolution de 1910 mais plus connue sous le nom de « Polémique de 1925 »², année de son apogée, cette querelle allait – de Francisco Monterde à Julio Jiménez Rueda, de Victoriano Salado Álvarez à Salvador Novo, de José Gorostiza à Antonio Caso, etc. – engager poètes et universitaires, philosophes et romanciers dans une lutte acharnée autour des fonctions assignées à l'Art. Un combat de plumes marqué par la redécouverte du roman *Los de abajo* de Mariano Azuela, jusqu'alors passé inaperçu, et la naissance d'un genre populaire : *La novela de la revolución*. Une guerre, enfin, faite d'alliances jusqu'alors impossibles qui réunissant en un seul bloc les nationalistes, adeptes d'un art « révolutionnaire », « populaire » et « viril », en exclura d'autres, esprits critiques et partisans de l'Art pour l'Art, les futurs *Contemporáneos*³.

Le détonateur ? Un texte intitulé « El afeminamiento en la literatura mexicana »⁴ publié le 21 décembre 1924 par le journal *El Universal Ilustrado* dans lequel l'écrivain et historien Julio Jiménez Rueda s'élevait contre le manque de patriotisme de ses pairs et condamnait le caractère efféminé des lettres mexicaines. Article tristement exemplaire en ce qu'il traduit la violence des luttes qui ont cours au sein tant de la société que du champ intellectuel post-révolutionnaire.

1 Salvador Novo cité par Emmanuel Carballo, *Protagonistas de la literatura mexicana*, México, Editorial Porrúa, Col. Sepan Cuantos, 1994, p.268.

2 Sur le débat idéologique qui sous-tend cette polémique voir : Víctor Díaz Arciniega, *Querella por la cultura revolucionaria (1925)*, México, Fondo de Cultura Económica, 1991.

3 *Contemporáneos*, titre d'une revue (juin 1928-décembre 1931, 43 numéros édités) créée par Jaime Torres Bodet qui donnera, rétrospectivement, son nom à ce « groupe sans groupe » auquel seront assimilés Carlos Pellicer, Xavier Villaurrutia, Salvador Novo, Gilberto Owen, José Gorostiza, Jorge Cuesta, etc. Voir à ce propos l'article de M. Ángeles Vázquez, « Las vanguardias en nuestras revistas. Revista *Contemporáneos*, México », Madrid, Centro Virtual Cervantes. Disponible sur Internet [réf. 09 août 2005]: http://cvc.cervantes.es/el_rinconete/anteriores/agosto_05/09082005_01.htm

4 Voir en « Annexes » le Document 1.

I. Luites et contraintes de champ

En 1924, l'espace intellectuel n'est pas encore constitué en tant que champ autonome et celui-ci, malgré les velléités d'indépendance de certains de ses acteurs, reste fortement dépendant du pouvoir.

Pour des raisons économiques tout d'abord : l'analphabétisme⁵ étant élevé, les lecteurs restent rares dans le Mexique post-révolutionnaire. Dès lors, lorsque ce n'est pas par conviction, les littéraires occupent pour survivre des postes alloués par le gouvernement. Ce dernier a par ailleurs besoin d'eux. La paix revenue, l'État réclame des techniciens et des personnes qualifiées pour reconstruire et conduire les institutions⁶. Il lui faut aussi des idéologues susceptibles à la fois de donner corps au régime post-révolutionnaire et de légitimer l'autorité des caudillos. C'est ainsi que le président Calles, dans un discours officiel, appellera les « intelectuales de buena fe »⁷ à collaborer avec le gouvernement et que beaucoup, par intérêt ou parce qu'ils sont convaincus des bienfaits d'une révolution à laquelle ils ont parfois participé activement, s'engageront avec ferveur dans cette entreprise post-révolutionnaire. Quant aux autres, le climat de violence instauré par les caudillos incite pour le moins à la prudence lorsqu'il ne contraint pas à l'exil...

Chaque remaniement politique est donc susceptible de bouleverser le microcosme fonctionnarisé des lettres mexicaines et, à ce titre, 1924 constitue un moment décisif de l'histoire de ce pays.

En effet, à la veille de la publication de « El afeminamiento en la literatura mexicana », le premier décembre exactement, Plutarco Elías Calles accède à la présidence de la République : viendront quatre années marquées par l'institutionnalisation progressive du processus révolutionnaire, la violence, la répression et l'assassinat de son rival, Alvaro Obregón. Enfin, désigné *Jefe Máximo*⁸ du Parti National Révolutionnaire⁹, il deviendra de 1929 à 1939 le demiurge de la politique mexicaine, l'homme de l'ombre derrière les présidents successifs.

Toujours en 1924, José Vasconcelos, le grand instigateur de la révolution culturelle, est tombé en disgrâce. S'étant opposé au général et président Alvaro Obregón, il a démissionné en juillet de son poste au ministère de l'éducation – la Secretaría de Educación Pública ou SEP –, s'est présenté et a perdu les élections au poste de gouverneur de l'état de Oaxaca puis finalement choisi l'exil. Cette défection est suivie par celle de son successeur, autre proche des *Contemporáneos*, Bernardo J. Gastélum.

5 « En el V Censo levantado en 1930 se registró una población total de 16,552,722, de los que 7,223,901, o sea el 61.5%, fueron considerados como analfabetas mayores de 10 años que no sabían leer y escribir ». Raymundo Salgado Porcayo, « El Analfabetismo en México de 1895 al año 2000 », México, Instituto Nacional de Estudios Políticos/INEP. Disponible sur Internet [réf. 30 janvier 2007]: <http://www.inep.org/content/view/84/51/>

6 Voir à ce propos l'ouvrage d'Annick Lempérière, *Intellectuels, États et société au Mexique. Les Clercs de la nation : 1910-1968*. Paris, Éditions de l'Harmattan, 1992.

7 Plutarco Elías Calles, « IV Informe de Gobierno del Presidente Constitucional, de los Estados Unidos Mexicanos, Plutarco Elías Calles, 1º de septiembre de 1928 ». México, Cámara de diputados. Disponible sur Internet [réf. 17 mars 2007]:

<http://cronica.diputados.gob.mx/DDebate/33/1er/Ord/19280901.html> .

8 Cette période, marquée par l'autoritarisme de son leader et l'institutionnalisation progressive de la sphère publique mexicaine, est passée à l'histoire sous le nom de *Maximato*.

9 Le Partido Nacional Revolucionario, créé en 1929, avait pour objectif de réunir toutes les factions révolutionnaires dans un même parti, permettant ainsi de faire front à une éventuelle réaction.

Un partisan de Calles, José Manuel Puig Casauranc hérite début décembre de la présidence de la SEP et prend pour vice-ministre le célèbre anthropologue et essayiste Manuel Gamio. Indigéniste, ce dernier avait regretté, dès 1916, dans *Forjando Patria*, le cosmopolitisme des classes supérieures et des milieux intellectuels mexicains : la littérature, y affirmait-il, suivait trop les modèles étrangers ; « exótica [...] era poco nacionalista »¹⁰.

Dans les milieux artistiques, le cosmopolitisme mais aussi l'homosexualité d'un Salvador Novo, d'un José Cuesta ou d'un Xavier Villaurrutia trois membres des futurs *Contemporáneos* – « *grupo sin grupo* » comme l'avait baptisé ce dernier en 1924 lors d'une conférence à la Biblioteca Cervantes de Mexico¹¹ – soulèvent des réactions hostiles, et ce, jusque dans l'avant-garde.

C'est ainsi que cet « archipiélago de soledades »¹² est, depuis deux ans, l'objet d'attaques répétées de la part d'un autre mouvement, les *Estridentistas*¹³, qui plus structuré, se réclamant à la fois de Dada et du futurisme, du surréalisme et du bolchevisme, proclament : « Ser estridentista es ser hombre. Sólo los eunucos no estarán con nosotros »¹⁴.

Hasard ? Opportunisme ?

C'est précisément lorsqu'ils viennent de perdre avec les récentes élections deux de leurs principaux mécènes à la SEP, Vasconcelos et Gastélum¹⁵, que Jiménez Rueda, au nom de la Révolution, fait écho aux critiques homophobes adressées aux *Contemporáneos* dans « El afeminamiento en la literatura mexicana ».

Cette diatribe pseudo révolutionnaire, défendant une littérature « nacional » et « viril », vient pourtant d'un écrivain cultivé et déjà établi dans le champ littéraire. Né en 1896, il est tour à tour dramaturge, historien, académicien, directeur de la Faculté de Lettres et des Archives de la Nation. En 1924, s'il enseigne déjà la « Literatura nacional » à la Universidad de México, il est surtout renommé pour ses romans « colonialistas » et ses critiques littéraires. Il n'en demeure pas moins que tout comme Francisco Monterde ou Artemio de Valle-Arizpe, Jiménez Rueda appartient à une génération-transition qui, ayant eu pour maîtres les illustres *Ateneístas*, n'a ni le prestige d'un Reyes ou d'un Vasconcelos ni l'énergie brouillonne des nouvelles générations.

Mais, au-delà des conflits entre anciens et modernes et des attaques personnelles, c'est aussi le rôle, la place de la littérature au sein de la société qui sont interrogés par cet article.

En effet, il y est réclamé une œuvre sociale, populaire, contre les avant-gardistes,

10 Manuel Gamio cité par Annick Lempérière, *Intellectuels, États..., op. cit.*, p. 60.

11 Voir à ce propos l'article de Maria Ángeles Vázquez, « Las vanguardias en nuestras revistas. Revista *Contemporáneos*, México ». Madrid, Centro Virtual Cervantes. Disponible sur Internet [réf. 09 août 2005]: http://cvc.cervantes.es/el_rinconete/anteriores/agosto_05/09082005_01.htm.

12 L'expression est encore de Villaurrutia.

13 Germán Líst Arzubide, Manuel Maples Arce, Arqueles Vela, Salvador Gallardo, Miguel N. Lira, Salazar Medina et Moisés Mendoza sont quelques-uns des membres de ce groupe formé en 1921. Voir à ce propos Luis Mario Schneider. (*El estridentismo o una literatura de estrategia*. México, Consejo Nacional para la Cultura y las Artes, 1997, p.15) ainsi que l'article « El estridentismo mexicano: señales de una revolución estética y política » de Francisco Javier Mora (*Anales de Literatura Hispanoamericana*, 2000, n°29, p.257-275).

14 Voir à ce propos Luis Mario Schneider, *op.cit.*

15 Dans une de ses lettres, Novo cite un « cenáculo o grupo » dirigé par Torres Bodet et formé de González Rojo, Ortiz de Montellano, Gorostiza et Pellicer, favorisé par d'anciens *Ateneístas* (Merlin H. Forster *Los Contemporáneos 1920-32. Perfil de un experimento vanguardista mexicano*, México, Ediciones de Andrea, 1964, p. 118-121). Guillermo Sheridan (*Los Contemporáneos ayer*, México, FCE, 1985) non seulement confirme l'importance de ce parrainage dans la carrière des premiers *Contemporáneos* mais rapporte par ailleurs que ce groupe à l'image du premier avait pris pour nom : « Segundo Ateneo de la Juventud ».

Estridentistas inclus, et les tenants de l'Art pour l'art. Ce débat n'est pas nouveau. Il a traversé la France du milieu et de la fin du XIX^e siècle, la Russie Bolchevique des années 20 et 30 ainsi que l'Europe d'après-guerre... Ne serait-ce qu'au Mexique, il fait écho aux préceptes de Ignacio Altamirano qui dès 1868 dans les *Revistas Literarias* revendiquait, comme sources inépuisables d'inspiration, l'histoire et l'espace mexicains. Il déplace surtout, au-delà des querelles de positions au sein du champ, la polémique sur le terrain idéologique.

II. Contraintes idéologiques

Dans le Mexique post-révolutionnaire, la comparaison avec la Russie est, dès 1917, un lieu commun. Utilisée par des bureaucrates ou des dirigeants, notamment par Calles, elle est un miroir qui n'a d'autre but que de légitimer, par l'illusion de l'expérience partagée, le traumatisme de la révolution mexicaine¹⁶. Quant au bolchevisme lorsqu'il y est fait référence il reste essentiellement rhétorique¹⁷. En fait d'idéologie, c'est le nationalisme qui domine la politique mexicaine. Un nationalisme qui, comme le précise Jean Meyer dans *La révolution mexicaine*, se situe plus « au niveau des croyances ou des sentiments que des concepts »¹⁸.

L'article de Jiménez Rueda est à ce titre exemplaire, la comparaison avec la Russie post-révolutionnaire reste certes obligatoire mais alors qu'on ne trouve aucune référence au bolchevisme ou au communisme des termes ayant trait à la nation ou la patrie se multiplient. À la géographie sentimentale de Altamirano répondent les « sentimientos, sucesos, paisajes » de Jiménez Rueda, aux thèmes nationaux de son illustre prédécesseur, la « obra nacional [...] palpitación del alma popular » du second. Il s'agit aussi pour notre critique d'écrire une œuvre « útil » suivant en cela son mentor qui dès 1868¹⁹, après la guerre contre la France, avait préconisé une littérature « pedagógica »²⁰. Enfin aux masses et à la nation invoquées dans *La literatura nacional*²¹, Jiménez Rueda répond « Revolución », « pueblo », « patria » et, bien sûr, « nación » répudiant d'un coup la péninsule ibérique mais aussi l'Angleterre, l'hexagone et « Yanquilandia ».

Toutefois, si peuple et Révolution restent inséparables du concept de Nation, les arguments employés ne sont pas strictement politiques. « Pueblo », « Nación », « Revolución » sont en effet le plus souvent caractérisés par des notions relevant essentiellement de représentations sociales préconstruites de la masculinité et de la virilité. Ce sera, d'ailleurs, cette même « nation virile » qui aura raison des oppositions entre modernes et anciens au profit d'un bloc nationaliste comprenant entre autres des « colonialistas », des romanciers de la révolution, mais aussi, malgré les critiques de Jiménez Rueda, l'avant-garde *Estridentista*. Face à cela, ce qui n'était encore qu'une pléiade d'individualités devient, par un effet d'exclusion, un « grupo de

16 « Sólo a título filosófico y humanitario nos interesa el soviétismo », Calles cité par Beatriz Urías Horcasitas, « Retórica, ficción y espejismo : tres imágenes de un México Bolchevique (1920-1940) », Zamora, El Colegio de Michoacán/CONACYT. Disponible sur Internet [réf. 12 mars 2007] : <http://www.colmich.edu.mx/relaciones/101/pdf/Beatriz%20Ur%C3%ADas%20Horcasitas.pdf>

17 *Ibid.*

18 Jean Meyer, *La révolution mexicaine : 1910-1940*. Paris, Calmann-Lévy, 1972, p.291.

19 Grazyna Grudzinska, « Teoría y práctica del nacionalismo literario en Ignacio M. Altamirano », *Nationalisme et littérature en Espagne et en Amérique Latine au XIXe siècle*, Lille, Université de Lille III, 1982, p. 248.

20 *Ibid.*, p.248-249.

21 Altamirano affirmait notamment : « La novela es el libro de las masas ». *Ibid.*, p.249.

rechazados »²². En ce sens la polémique de 1925, baptême des futurs *Contemporáneos*, redéfinit les positions au sein du champ littéraire et intellectuel en fonction de critères non plus artistiques mais idéologiques et – nous allons le voir – phallogocentriques.

III. Contraintes de genre

Invoquant la supériorité de l'art « utile » par rapport à l'Art pour l'art, de la littérature authentiquement nationale en regard des œuvres cosmopolites et artificielles, Jiménez Rueda dès le troisième paragraphe fonde sa démonstration sur une analogie entre art, peuple, nation et masculinité.

Articulant son argumentation sur le seul système binaire masculin/féminin, tout ce qui n'est pas « fuerte », « imponente », « monumental », « masculino en toda la acepción de la palabra » est renvoyé au deuxième sexe. L'homosexualité jamais dite, toujours suggérée, est quant à elle « cualidad femenina ». Qualités qui d'ailleurs se trouvent être l'exact contraire du masculin : comparés au mètre étalon de la masculinité, féminin et caractère efféminé sont *ce qui n'est pas* masculin, négation/inversion de ce dernier. Le texte, dès lors qu'il est construit sur l'analogie et la différence, s'ordonne autour d'une série de comparaison/opposition entre un principe positif et un principe négatif, l'authentique – rattaché à la masculinité – s'opposant à l'inauthentique, l'être au paraître, la jeunesse à la vieillesse, l'action à la passivité, la création à l'imitation ou, pour citer Rueda, « la obra nacional/útil » à « las artes de tocador », « el valor » à la « debilidad », « lo bello » à « lo bonito », la « creación personal » à la « moda », etc. Remarquons par ailleurs que « afeminado » est depuis la francophilie du dictateur Porfirio Díaz un mot extrêmement connoté qui renvoie aussi bien à « cosmopolite » qu'à « Européen » ou à « afrancesado ». Dans l'ordre des idées reçues il est alors naturel d'opposer aux « malinchistas » ou à l'Européen, universalistes et maniérés, le Mexicain patriote et « viril ».

Ce schème de pensée – dans lequel activités, choses, sont organisées, rangées, selon un système d'oppositions fondé sur la dichotomie masculin/féminin – est présenté par Pierre Bourdieu et Françoise Héritier comme étant à la fois un « thémata archaïque »²³ et universel²⁴. Ordonnant le monde tout autant qu'il lui ordonne, il se base sur les différences biologiques pour construire le corps social. L'ordre du monde ainsi naturalisé peut par un même retour métonymique sur les êtres construire le genre selon la valeur prêtée aux choses. « Haut/bas », « chaud/froid », « droit/courbe », « clair/obscur », « animé/inanimé », « positif/négatif », etc.,

22 « Fueron [los Contemporáneos] repudiados nada más con acrimonia, también con grosería, y si consiguieron proximidad entre ellos fue como una reacción al rechazo. Por eso, en último análisis, puede considerárseles un grupo de rechazados. » Rubén Salazar Mallén, « Los prosistas de Contemporáneos », México, *Casa del tiempo*, septembre 2005, n°80. Disponible sur Internet [réf. 27 octobre 2006]: http://www.difusioncultural.uam.mx/casadeltiempo/80_sep_2005/69_74.pdf

23 Françoise Héritier, *Masculin/féminin. La pensée de la différence*. Paris, Éditions Odile Jacob, 1996, p. 20. À propos de « thémata », Jean-Marie Seca propose cette définition : « Notion proposée par Holton (1981), puis reprise par Moscovici et Vignaux (*in* Guimelli, 1994), se présentant généralement sous la forme d'idées-sources, d'archétypes, de schémas d'oppositions (homme/femme ; élite/peuple ; liberté/contrainte ; sacré/profane), impliquant une 'thématisation' générique et des modulations socio-historiques, argumentatives et spatio-culturelles, intégrées plus ou moins fortement dans les RS [représentations sociales] ». Jean-Marie Seca, *Les représentations sociales*, Paris, Éditions Armand Colin, Coll. Cursus, 2001, p. 177.

24 Pierre Bourdieu, *La domination masculine*, Paris, Éditions du Seuil, Coll. Points, 1998, p.20. On peut aussi consulter à ce propos *Les représentations sociales* de Jean-Marie Seca, *op.cit.*, p. 148-150.

sont alors autant de manières de distinguer le masculin du féminin tout en fondant l'arbitraire de cette hiérarchisation sur un ordre prétendument « naturel ». Oubliant que le monde, *son* « monde » est aussi une construction sexuée, l'homme trouve ainsi dans son environnement des modèles qui quoique artificiellement forgés légitimement sous le couvert de l'« ordre naturel des choses »²⁵ la domination masculine.

Jiménez Rueda ne fait pas autrement. Posant la supériorité masculine comme un fait naturel et indiscutable, inséparable des concepts de nation et de peuple, il tente ainsi de naturaliser un discours politique et artistique : révolution et guerre étant « viriles » et la virilité appartenant à « l'ordre des choses », l'écriture se doit d'être « masculina » si elle veut être « nacional », « popular » et « revolucionaria ». Sainte trinité du « Peuple », de la « Nation » et de la « virilité », désormais indissociables sur le triangle équilatéral du nationalisme...

Mais quoique *prescriptive*²⁶, la parole de Jiménez Rueda est aussi prescrite puisque structurée en fonction d'un discours phallocentrique préexistant. Homophobie et misogynie appartiennent en effet à une grammaire de la discrimination qui sous-tend une partie du discours social mexicain depuis le Porfiriato comme en témoignent l'épisode de l'arrestation, le 20 novembre 1901, de 41 homosexuels²⁷ de la haute société porfirienne et le scandale médiatique consécutif ou la constante infantilisation de la femme dans la presse révolutionnaire²⁸. Un discours omniprésent et omnipotent qui hante la presse mais aussi les manifestes politiques, comme en atteste cette pétition de 1934 contre les fonctionnaires « afeminados » signée par des écrivains et des intellectuels tels que Rafael F. Muñoz, Ermilo Abreu Gómez, Renato Leduc, Juan O'Gorman, et, bien sûr, Julio Jiménez Rueda :

Puesto que se intenta purificar la administración pública, solicitamos se hagan extensivos sus acuerdos a los individuos de moralidad dudosa que están detentando puestos oficiales y los que con sus actos afeminados, además de constituir un ejemplo punible, crean una atmósfera de corrupción que llega hasta el extremo de impedir el arraigo de las virtudes viriles en la juventud [...]. Si se combate la presencia del fanático, del reaccionario en las oficinas públicas, también debe combatirse la presencia del hermafrodita, incapaz de identificarse con los trabajadores de la reforma actual.²⁹

Fascisme de la langue comme l'affirmait Roland Barthes ? Phallocentrisme plutôt, à l'image d'une partie de la société et du champ intellectuel...

25 Pierre Bourdieu, *op.cit.*, p.21.

26 « La fonction prescriptive et celle de justification, après coup, des conduites peuvent en fait se recouvrir. Un stéréotype ou une idéologie tendent à entériner un état de discrimination ou une domination et finissent par peser sur les normes, les attentes et les croyances au point de devenir des attributs 'naturels' et des outils de connaissances, des références créatrices de pratiques conformistes chez les dominés et les exclus autant que chez ceux qui les stigmatisent ou les persécutent. » Jean-Marie Seca, *op.cit.*, p. 72.

27 Carlos Monsiváis, « Los iguales, los semejantes, los (hasta hace un minuto) perfectos desconocidos (A cien años de la Redada de los 41) », *Debate feminista*, n°24, octobre 2001, p.301-327.

28 Voir à ce propos l'article de Jacqueline Covo « El periódico al servicio del cardenismo : *El Nacional*, 1935 », *Historia Mexicana* 181, vol. XLVI n°1, juillet-septembre 1996, p. 133-161.

29 Manifiesto del 31 de octubre de 1934, de un grupo de intelectuales mexicanos. Entre los firmantes: José Rubén Romero, Mauricio Magdaleno, Rafael F. Muñoz, Mariano Silva y Aceves, Renato Leduc, Juan O'Gorman, Xavier Icaza, Francisco L. Urquiza, Ermilo Abreu Gómez, Humberto Tejera, Héctor Pérez Martínez y Julio Jiménez Rueda in Carlos Monsiváis, «Mexicanerías: ¿Pero hubo alguna vez once mil machos?», *Escenas de pudor y liviandad*, México, Debolsillo, 2004, p.117.

Conclusion

La polémique de 1925, moins connue que celle – qu'elle annonce pourtant – de 1932, est ce moment fondateur où se nouent des amitiés improbables, au cours de laquelle des littéraires, des universitaires, des peintres et des hommes politiques se fédèrent en un bloc puissant – organisé par la suite en associations ou syndicats comme le *Bloque de Obreros Intelectuales*, ou la *Liga de Escritores y Artistas Revolucionarios* – autour d'un élément intégrateur autant que discriminant qui est la supposée présence ou carence de virilité. Les luttes alors n'opposent plus seulement détenteurs d'un capital symbolique ou économique mais nationalistes « masculino[s] en toda la acepción de la palabra » et cosmopolites « afeminados » comme en témoigne en 1934 cette réflexion désabusée de Samuel Ramos : « La falta de una noción clara sobre el ser mexicano ha originado dos partidos que disputan con pasión acerca de las normas que deben adoptarse para la cultura de México : el de los 'nacionalistas' y el de los 'europeizantes'. »³⁰

Enfin, du point de vue du genre, remarquons la fonction « performative » de cette querelle. Parole contraignante, la rhétorique de Jiménez Rueda, parce qu'elle porte moins sur l'idéologie que sur la virilité supposée de la littérature, ne pouvait susciter qu'une réaction attendue de la part de Francisco Monterde, prévisibilité tout entière exprimée par le titre de sa réponse du 25 décembre : « Existe una escritura viril »³¹.

Un article qui, paradoxalement – « paradoxe » en ce qu'il réhabilite une œuvre à la fois critique et lucide à l'égard de la Révolution, *Los de abajo* de Mariano Azuela – favorisera l'émergence d'une littérature nationaliste et populaire, *La novela de la Revolución*. Genre dont le réalisme cru ne cessera de mettre en scène un héros viril et intrépide : le « macho » révolutionnaire.

Littérature et propagande nationaliste – discours *des* dominants selon la rhétorique marxiste – se trouvent donc une fois de plus dominées par le phallocentrisme, participent d'un discours social éminemment machiste.

Machisme et nationalisme³² : deux notions qui dans le Mexique post-révolutionnaire, tout comme dans l'article de Jiménez Rueda, tendent à s'unir au point, parfois, de se confondre comme en témoigne en 1934 un proche des *Contemporáneos*, Samuel Ramos, dans *El perfil del hombre y la cultura en México* : « Hacemos notar aquí que éste [el 'pelado' o 'macho'] asocia su concepto de hombría con el de nacionalidad. »³³

ANNEXES

30 Samuel Ramos, *El perfil del hombre y la cultura en México*, México, Imprenta Mundial, 1934, p.133.

31 Ignacio M. Sánchez-Prado, *Naciones intelectuales. La modernidad literaria mexicana de la Constitución a la frontera (1917-2000)*, Pittsburgh, University of Pittsburgh, 2002. Disponible sur Internet [réf. 27 novembre 2006] : http://etd.library.pitt.edu/ETD/available/etd-05032006-151829/unrestricted/Sanchez_Prado_ETD_2006.pdf

32 Sur la construction de la masculinité dans l'histoire européenne voir George L. Mosse, *L'image de l'homme. L'invention de la virilité moderne*. Paris, Éditions Abbeville, Coll. Agora, 1997.

33 Voir à ce propos Samuel Ramos, *op.cit.*, p. 77. Faisons remarquer à notre tour que l'analyse de Ramos, chez qui d'ailleurs le terme de « pelado » se confond avec « macho », n'est pas exempte d'un certain ethnocentrisme de classe (voir à ce propos Claude Grignon et Jean-Claude Passeron, *Le savant et le populaire. Misérabilisme et populisme en sociologie et en littérature*. Paris, Éditions du Seuil, 1989, p.30).

DOCUMENT 1

« El afeminamiento en la literatura mexicana » de Julio Jiménez Rueda.³⁴

Extraño verdaderamente parece que en catorce años de lucha revolucionaria no haya aparecido la obra poética, narrativa o trágica que sea compendio y cifra de las agitaciones del pueblo en todo ese periodo de cruenta guerra civil o apasionada pugna de intereses. Y no porque estos catorce años sean pocos en motivos a temas admirablemente propicios a la creación de la obra artística: sentimientos, sucesos, paisajes, tienen tal fuerza de expresión que pasma, positivamente, el que hayan sido despreciados por los autores en la formación de una literatura propia, exponente de ideas nuevas, realización de urgentes anhelos, trágica lucha de pasiones en efervescencia.

En la mitad de tiempo Rusia ha creado ya una obra de combate o de simple expresión estética, considerable. Basta aprender lo que han hecho en los teatros —donde por cierto se representa una obra de Jack London, titulada *El mexicano* —actores de la talla de Stanivslavsky, Meierhold Kill, Sanino y Valintangov, ayudados por legión de autores, Artzivashev y Ostrovsky a la cabeza.

No menos fecunda ha sido la elaboración de un género novelista nuevo, al grado de haber ya una distancia que se antoja considerable entre Tehekhov, por ejemplo, y los novelistas de la última hornada: Sologub, Viunitshenko, Ropshin, Einhorn, Pshibyshevsky. La nueva Rusia aparece en todas estas obras, agitada, revuelta, en plena locura creadora, en acción constante, pueblo de perfiles netos, colorido, brillante y trágico, masculino en toda la acepción de la palabra.

En México, entre tanto, en doble periodo de lucha, de privaciones, de anhelos insatisfechos, de urgente o imprescindible necesidad de renovación, la poesía, la prosa han seguido viviendo encerradas en la torre de marfil en que las dejaron los escritores postrománticos, y como pobres flores de invernadero languidecen en una vida artificial y precaria.

No ha vibrado el alma del poeta a compás del alma de la patria transida de dolor en el momento de angustia o de zozobra que ella ha vivido. El narrador ha tenido ojos; pero no ha sabido ver. El paisaje — con ser tan luminoso— no ha podido impresionar la retina del miope. El pueblo ha arrastrado su miseria ante nosotros sin merecer, tan siquiera, un breve instante de contemplación.

Nadie ignora que nuestra vida intelectual ha sido siempre artificial y vana. La moda, en letras como en todo, la impone el último modelo venido de España, de París o de Yanquilandia. Hemos probado todos los figurines, sin crear nuestro paradigma propio. A fines del siglo pasado fuimos parnasianos, simbolistas, decadentistas, naturalistas en novela, pretendimos ser ibsenianos en teatro, ahora somos estridentistas. Incapaces de crear obra propia, hemos recogido las migajas que desprecia el artista parisién, español o londinense sin tener el genio de aquello trágico que levantaron los relieves del banquete homérico para regalar al mundo con la obra más perfecta del intelecto humano.

Pero, al menos, los que fueron antes que nosotros en la adopción del modelo universal que estatúa la moda, tuvieron, a veces, chispazos de genio, pasiones turbulentas, aciertos indudables y frecuentes y ponían en la obra un no sé qué: ingenio, gracia, comprensión de la naturaleza circundante, amor, elegancia, pensamiento original, que la distinguía del modelo que imitaba. La vieja lágrima acibaraba el vino desbordante de la copa... Razas muertas... cataclismos seculares... ocre y negro en la trágica decoración de las ciudades arrasadas.

34 Article publié le 21 décembre 1924 dans *El Universal Ilustrado*, reproduit le samedi 30 septembre 2006 par **Confabulario**, n°128, « 90 años de *El Universal* en la cultura », supplément culturel du journal *El Universal*.

Pero hoy... Hoy la familia literaria se entrega con ahínco a la infecunda tarea de negarse a sí misma. Pasiones, rencillas entre grupos que no tienen, ni han tenido nunca razón de ser en un país como México [...], de los que están obligados por su cultura, por su talento, a realizar obra nacional, bella, útil, palpitación del alma popular.

Ahora como nunca el esfuerzo intelectual se ha polarizado en varias direcciones, no siempre plausibles. No hay fuerza suficiente a crear obra de aliento y el empeño se finca en escarceos, interesantes si se quiere; pero frágiles, perecederos, sin trascendencia humana o nacional. El artista, el poeta, el literato empequeñece y arruina la obra del amigo, no a cara descubierta, gritando la verdad, si tal es su verdad, muy alto para que la sepan todos, sino al amparo de la obscuridad, en el ambiente ambiguo de los conciliábulos nocturnos, en las charlas de comadrería maligna, en la sátira anónima y cobarde, con el floretazo aleve propinado a la vuelta de una esquina. ¿Hay que ser iconoclastas? Pues a serlo a la luz del día, erguida la cabeza, presentando el pecho, tea encendida y hacha en mano.

Cualidad masculina es dar frente con valor a todas las contingencias de la vida, preferir lo fuerte, lo noble, lo altivo: las estatuas de los héroes están siempre de pie en actitud de reto, ansiosas de combate. Cualidad femenina es, en cambio, ampararse en la debilidad para herir impunemente al prójimo. Ya el Arcipreste de Talavera señalaba lo esencialmente femenino que es el murmurar tras la puerta de la sacristía, preferir lo bonito a lo bello, la obra breve tejida con paciencia sobre urdimbre primorosa, a la fuerte y gallarda, tosca e imponente creación personal. Los que estudien años más tarde, la literatura de estos tiempos tendrán siempre la sensación de encontrarse ante un simpático bordado rococó... Y eso en tiempos en que la tragedia ha soplado tan de cerca:...

Hasta el tipo de hombre que piensa ha degenerado. Ya no somos gallardos, altivos, toscos —fealdad inspiradora de monumentos escultóricos imperecederos: Balzac, Víctor Hugo— nos trocamos en frágiles estatuillas de biscuit, de esbeltez quebradiza y ademanos equívocos. Es que ahora suele encontrarse el éxito, más que en los puntos de la pluma, en las complicadas artes del tocador.

Esto no es privativo de México, por fortuna. En varios países sucede lo mismo. En Europa triunfa lo ambiguo. Pero Europa va siendo vieja. Y los pueblos viejos, como los hombres al llegar a cierta edad se perfuman, se maquillan, se llenan de cosméticos. Venerables ruinas teñidas de colorete.

Los niños suelen imitar a los viejos. Lo que éstos hacen por impotencia aquéllos lo realizan por curiosidad —y a los pueblos, jóvenes, de imaginación ardiente y falta de virtudes activas como el nuestro, les sucede lo mismo— creyendo estar al cabo de la vida, se perfilan, por coquetería, las cejas y se untan la faz de polvos de arroz.